

Pensées d'un peintre

Autor(en): **Matthey, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): **- (1950)**

Heft 9-10

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-626687>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Wir sind am Ende unserer Prüfung.
Haben Sie noch etwas zu ergänzen? zu fragen?

- Kandinsky Ja. (Dreht die Tafel um)
Eine kleine Komposition in F. moll.
Hier ist das ganze Wesen von Kandinsky, *intuitiv, intellektuell, künstlerisch* erfasst. Auch Goethe sagte im Faust: «Der Worte sind genug gewechselt, lasst uns nun endlich *Taten* sehen»!
- Essigstich (Prüft mit Lupe etc.)
(wichtigtuend)
Eine himmeltraurig — schlechte *Imitation* des grossen Kandinsky. Lassen Sie künftig die Finger davon. Sie werden das Prüfungsergebnis schwarz auf weiss bald erfahren. Ab.
- Kandinsky (Monolog)
Imitation von mir!
Jeder sein eigener Imitator. Ein schlechtes Gastspiel auf dieser Erde, dobre Tam, folgt ein richtiger Fluch auf russisch.
Verwirft die Arme. Ab.

Der nachfolgende, letzte Teil sollte in raschem Tempo ohne Pausen gespielt werden, nur die zwei allerletzten Sätze von Liseli und Pedell gedehnter.

- Liseli (spionierend)
Niemets isch me do, s'Härz klopft mer — oh arme Hans i ha e bösi Ahnig.
- Pedell (herumschnüffeln mit Besen)
- Liseli Herr Herr Gusti, wie isch's gange?
- Pedell Der Essigstich het e suuri Schnuure gmacht — i glaub es isch abverheit mit em Kandsky!
- Liseli Herr Gusti könnte Sie nit e weneli go spioniere, go lose?
- Pedell Nei Fräulein Liseli, das macht der Gustav Guetli nit.
- Liseli Im Täschli in der Garderobe han i e Liter Kirsch vo Balstel, 42 er.
- Pedell (krätzt sich) Je nu, dä darf jo nimme elter werde. Ab.
- Hans (tritt auf)
- Liseli Hans, Hans weisch scho öppis?
- Hans Bis jetz no nit.
- Liseli Der Pedell isch go luschtere.
- Hans I spürs, es isch allwäg lätz gange mit däm Kandsky!
- Pedell (Ernst und wichtig mit gelbem Couvert)
Mach's erscht deheim uf Hans, *s'isch immer no frieh gnuag*.
- Hans Oh jeh, durekeit!!
- Liseli Nimms nit tragisch, Hans, kumm mer gönge ins Museum, no chasch di bim Holbein und bi de andere Meister wieder erhole.
- Pedell I glaub, mer haues lieber in d'*Holbein-Stube* und dien mit emene Liter Veltliner dä chaibe Kadi, Kadi, Kandinsky und Konsorte *abeschwemme*!
- Der gebrochene Hans wird von Beiden hinaus — geschleppt.*

SCHLUSS.

NB. Die Aufführung im vollbesetzten Unionsaal der Kunsthalle, hatte grossen Erfolg.

Pensées d'un peintre

L'homme qui parle fabrique de la contradiction, qui engendre la division, qui engendre la guerre.

Notre être intérieur est façonné par les pensées consécutives à la nature de notre activité. Il n'y a rien de commun entre un paysan français et un politicien français. Mais tous les politiciens du monde sont des concitoyens.

La nature ne pouvait à elle seule enfanter la peinture. Il lui faut un amant. Le peintre est cet amant.

Il n'y a rien à espérer de ceux qui ont hérité de la société leur moyen d'expression. Car ils finissent, tôt ou tard, par se faire les défenseurs de leur légataire.

La peinture moderne a mauvaise conscience, c'est pourquoi elle fait une telle consommation d'avocats.

Dieu finit toujours par abandonner ceux qui le servent mal.

Le respect des lois plastiques si souvent évoquées par les défenseurs de l'art vivant, sans qu'ils soient d'ailleurs capables d'en citer une seule, s'est toujours accordé, dans le passé, avec le respect de la nature.

On n'est pas doué pour la peinture, mais simplement prédisposé au sentiment religieux qui naît de la contemplation des aspects de la nature.

Nos sentiments reflètent ce que nos yeux considèrent de préférence. Selon que cet objet est vacillant, périssable ou éternel, il communique à notre affectivité, l'instabilité ou la sécurité, l'inquiétude ou la sérénité.

Ce qui milite contre l'inutilité des regrets, c'est qu'ignorant les conséquences de l'état avantageux que nous substituons à notre état présent, nous regrettons peut-être un état pire que celui qui a suscité nos regrets.

Ce ne sont pas des hommes qui se massacrent sur les champs de bataille. Ce sont des pantins sociaux.

Claudél et Gide se lancent des mots à la tête que leurs auteurs et maints lecteurs prennent pour des vérités.

La greffe scolaire interrompt la croissance de l'homme.

Les seules préméditations qui réussissent sont celles de notre instinct dont le destin se sert à notre insu.

Tout homme politique commence par postuler l'existence d'un fantôme.

Si Dreyfus s'était appelé Durand, il n'y aurait pas eu d'Affaire Durand.

La distinction sert souvent de paravent à la vulgarité, et la distinction véritable souvent se dissimule derrière une apparente vulgarité.

Quand les vérités des monstres alphabétiques sont en marche, c'est la mort qui plane sur le monde.

La France confiait à Napoléon ses armées, tandis que nos montagnards, pleins de bon sens et de sagesse, ne lui confiaient même pas un mulet.

L'art du portraitiste est l'art de déplaire aux personnes intéressées et celui de plaire à celles qui ne le sont pas.

«Vous parlez comme un livre», est un propos ironique adressé à ceux qui parlent par expérience, par ceux qui, n'ayant ni l'expérience d'un art, ni l'expérience d'une science, ni l'expérience d'un métier, parlent nécessairement comme... des livres.

La lecture est le pire ennemi de l'écrivain.

Il est temps que les idées meurent à leur tour pour sauver la vie des hommes.

On préfère toujours la peinture qu'on peut faire à celle que l'on ne peut pas faire.

Mourir pour une idée, c'est préférer les produits insignifiants de la caste parlante au bien le plus précieux et le plus mystérieux. C'est préférer l'homme à Dieu.

Pie XII nous invite à considérer la destruction de Berlin comme un terrible avertissement de Dieu! C'est le langage de Josué. Pie XII parle comme un livre.

La Bible est un pavé lancé du fond de l'Orient à la tête de l'Occident.

Mourir pour une idée, c'est commettre le pire des blasphèmes: le blasphème contre la Vie.

Dieu parle aux hommes sans faire usage d'aucun de leurs jargons, car Dieu est impartial comme le soleil.

Les peuples auront enfin la Paix, le jour où ils résisteront à toutes les paroles de ceux qui n'ont pas d'autre moyen d'expression que la parole.

Tous les Etats ont mauvaise conscience, c'est pourquoi ils ont tant besoin de soldats.

«Le Boudha, écrit Paul Claudél, est accroupi sur lui-même. Il n'a qu'un ventre et pas de pieds. Il est occupé à renier». Le Boudha

renie, en effet, ce qui mérite d'être renié, et il l'indique en scellant ses lèvres d'un doigt prudent. Ce geste, qui est l'essentiel du message de Boudha, Paul Claudel ne pouvait le lui pardonner.

Il est impossible d'aimer la Vie sans mépriser ceux qui la méprisent.

Alexandre V à l'égard de Jean Hus, et Calvin à l'égard de Servet ont adopté le parti de Caïphe.

Le Cubisme ? Une peinture mal assise entre les deux escabeaux de la pensée d'André Lhote: « Dame peinture » et « Dame nature ».

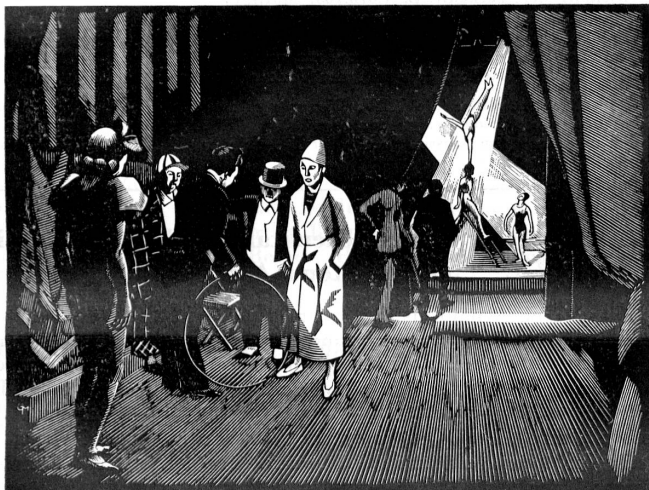
« Le trompe-l'œil est mort », écrit naïvement Jean Cocteau. Le trompe-l'œil ne pouvait mourir n'ayant jamais existé que dans l'esprit de ceux qui n'ont pas d'yeux pour voir les merveilleuses réalités.

Les Juifs ont substitué aux dieux figuratifs des Egyptiens, une création verbale, autrement dit, une idole qui n'a même pas le mérite d'avoir été forgée.

Delacroix est le chantre pathétique de la vie lugubre et sanguinaire de l'humanité.

La couleur est le repos du septième jour.

Octave Matthey.



Kunstblatt 1950 nach einem Holzschnitt von Marc Gonthier, Lausanne. Estampe 1950 d'après un bois gravé de Marc Gonthier, Lausanne.

Cliché Schwitter A. G. Basel.

Hermann Gattiker

(zum Gedenken)

Und einer ging die stillen Schicksalspfade,
War aufgeschlossen allen Geistesweiten
Und liess die hellen Augen freudig gleiten
Auf viele ihn erquickende Gestade.

Und immer war es Glück für ihn und Gnade,
Sah er das Schöne leuchten durch die Zeiten,
Und ein Bedürfnis war's im Weiterschreiten,
Dass sich sein Geist in Harmonien bade.

Was ihn erfüllte, musste er gestalten,
Um seine eigne Seele zu befreien
Und fernen Weggenossen es zu künden.

Er glaubte demutvoll an grosses Walten,
Und dass die Quellen nur berufen seien,
Um einst in Gottes grosses Meer zu münden.

U. W. Züricher.

Ausstellung der Sektion Zürich im Künstlerhaus in Wien

Die Sektion Zürich der Gesellschaft Schweizerischer Maler, Bildhauer und Architekten wurde zu einer Ausstellung ins Künstlerhaus der Stadt Wien eingeladen. Von den Malern Alfred Bernegger, Hans Erhart, Hans Fischer, Eugen Früh, Max Gubler, Karl Hosch, Karl Hügin, Reinhold Kündig, Fritz Lobeck, Fritz Pauli, Albert Pfister, Ernst Georg Rüegg †, Max Truninger, und den Bildhauern Hans Aeschbacher, Otto Bänninger, Louis Conne, Hermann Haller, Hans Jakob Meyer und Emilio Stanzani wurden 190 Werke gezeigt. Die Ausstellung, welche unter dem Schutz des österreichischen Bundespräsidenten Dr. Karl Renner stand, wurde von demselben am 23. September 1950 eröffnet. In Anwesenheit von Bundesminister für Unterricht, Dr. Felix Hurdes, dem Vizebürgermeister der Stadt Wien und mehreren Stadträten, sowie dem Schweiz. Gesandten, Minister Dr. Feldscher und dem Präsidenten der Sektion Zürich, Architekt Egger wurde die Veranstaltung zu einem grossen künstlerischen und festlichen Ereignis. Nach den Besprechungen in der Wiener Presse, welche die Anknüpfung internationaler Beziehungen begrüssen, fanden die Arbeiten lebhaftes Interesse und man freut sich, dass die verschiedensten Richtungen nebeneinander vertreten sind.

Ueber diese Veranstaltung ist in der N. Z. Z. folgende Kritik erschienen:

Zürcher Künstler in Wien

St. P.-N. Der Herbstausstellung im Wiener Künstlerhaus ist diesmal eine Sonderschau von Künstlern der Sektion Zürich der Gesellschaft Schweizerischer Maler, Bildhauer und Architekten angegliedert, die, entwicklungsgeschichtlich angeordnet, ein Bild friedlichen Nebeneinanders der unterschiedlichen Stilrichtungen bietet, wie wir es hier in Wien, wo sich einzelne Gruppen bis aufs Messer bekämpfen, nicht gewohnt sind. Vor allem werden die einzelnen Richtungen meist durch wirklich repräsentative Künstler vertreten. Reinhold Kündig, Alfred Bernegger, Albert Pfister verkörpern einen konservativen Realismus, der zum Impressionismus überleitet. Eugen Frühs schönfarbige Landschaftsimpressionen werden durch pleinairistische Erkenntnisse bereichert. Die Landschaften von Karl Hosch zeigen in Farbe und Linie expressionistischen Einschlag, der das impetuose Schaffen von Max Gubler grundlegend bestimmt. Aus der gleichen Quelle werden die farbensatten mythologischen und religiösen Gemälde von Fritz Lobeck gespeist, in dessen Formgestaltung das Quattrocento nachwirkt, während in seiner Palette der Einfluss von Grünewald unverkennbar ist. K. Hügin steht offensichtlich unter der Einwirkung des Postklassizismus neuerer italienischer Kunst. Ihm steht im Konstruieren der Bilder Max Truninger nahe. Die Graphik wird durch die sympathisch-liebenswürdigen, ans Biedermeier anknüpfenden Drucke von E. G. Rüegg, die impulsiven Blätter von Fritz Pauli und die reizvollen Lithos und Gravüren von Hans Fischer veranschaulicht, die bisweilen an Paul Klee denken lassen, dann wieder ganz surrealistisch anmuten.

Den stärksten Eindruck in dieser Schau vermittelt die Plastik, unter deren Vertretern sich Künstler von internationalem Rang finden: allen voran der Doyen schweizerischer Plastik, Hermann Haller, mit zahlreichen weiblichen Akten, die von starker Bewegung durchpulst sind, und ausdrucksvollen Frauenköpfen in Ton, Werken eines plastischen Impressionismus. Otto Bänninger, der hervorragende Schweizer Porträtbildhauer, nähert sich in dem meisterlichen Bildniskopf Dr. H. M. den Porträtbüsten der Spätantike. Franz Fischer kündigt in seinem Schreitenden von einem ins Monumentale gesteigerten Realismus; Louis Conne sucht Ähnliches durch nobles, klassisches Insichbeharren zu erzielen; Emilio Stanzanis Clownerien zeigen starke Ausdrucksfähigkeit; H. J. Meyer strebt der Vereinfachung der Darstellung zu, die bei Aeschbacher aufs Aeusserste getrieben ist. Seine « weibliche Figur » berührt sich nicht bloss mit Henry Moores Gestalten, sie geht in der Simplifizierung der Wiedergabe noch über diese hinaus. Bezwingend ist die Verliebtheit des Künstlers in die Schönheiten des Materials.

Der Eindruck dieser Zürcher Schau auf Wiener Boden ist ungewöhnlich nachhaltig. Die besonderen Vorzüge der Schweizer Kunst: ihre Naturverbundenheit und ihr kultivierter Geschmack treten deutlich hervor.